

Mythologie africaine, mythologie européenne: la question de l'Égypte

Jean-Louis Georget* e Richard Kuba**

pp. 67-78

Pendant longtemps, la question des rapports entre l'Afrique et l'Europe en matière d'histoire a été une question dissymétrique. Il s'agit avant tout d'un débat épistémologique puisque l'appréhension de l'Afrique par les Européens s'est faite avant tout dans le cadre de la construction progressive et l'émancipation des sciences de l'Homme au cours du XIXe siècle (Georget *et al.*, 2019: 281-297). La question se pose tant en termes de temporalité que de géographie, dans le cadre perpétuellement mouvant de la pensée de la linéarité qui va conduire à la question de l'évolutionnisme dans ses différentes versions (Becquemont, 1992).

Dans le cadre de simple article, il n'est pas possible d'évoquer l'ensemble des occurrences qui figent cette idée d'une société sans histoire dans une Europe obsédée par les régimes d'historicité (Hartog, 2003). Pourtant parmi les nombreuses occurrences, l'une a fait date, qui s'est propagée à partir de l'idéalisme allemand dans l'opinion publique européenne, mais également dans les sciences historiques telles qu'elles se sont construites et diffusées dans toute l'Europe au cours du XIXe siècle. Il s'agit de la sentence lapidaire de Georg Wilhelm Friedrich Hegel sur «l'homme africain»:

L'homme, en Afrique, c'est l'homme dans son immédiateté. L'homme en tant qu'homme s'oppose à la nature et c'est ainsi qu'il devient homme. Mais, en tant qu'il se distingue seulement de la nature, il n'en est qu'au premier stade, et est dominé par les passions. C'est un homme à l'état brut. Pour tout le temps pendant lequel il nous est donné d'observer l'homme africain, nous le voyons dans l'état de sauvagerie et de barbarie, et aujourd'hui encore il est resté tel (Hegel, 1979: 246).

Contrairement à son apparence chaotique, l'histoire se déroule, selon le philosophe allemand, selon une logique rationnelle. Dès lors, elle donne lieu à des décalages entre, d'une part, les aspirations des individus et des peuples et, d'autre part, le résultat effectif des aspirations. Si l'Afrique sub-saharienne reste une contrée «dans un état de barbarie», l'Égypte quant à elle est «la seule vallée d'Afrique, qui se rattache à l'Asie» (Hegel, 1979: 251). Ce texte connaîtra des répliques sismiques nombreuses au cours du XIXe siècle comme le montre Elikia M'Bokolo, même chez les esprits progressistes comme Victor Hugo (Ba Konaré, 2009: 11-12).

 <https://doi.org/10.21747/0874-2375/afr35a6>

* Centre d'Études et de Recherches sur l'Espace Germanophone, Université Sorbonne Nouvelle, Paris.

** Institut Frobenius, Université Goethe, Frankfurt.

Sans doute la méconnaissance du terrain africain, à l'exception de quelques récits de voyage comme ceux des frères d'Abadie ou de Heinrich Barth (Fischer-Kattner, 2020: 29-47), facilita son exclusion d'emblée du champ de sciences historiques qui était en train de devenir prédominante dans les universités européennes. L'histoire telle qu'elle s'écrivait était un enjeu de pouvoir entre les puissances européennes, dont dépendait leur place sur le continent (Thiesse, 1999). Cette histoire, qui était avant tout celle de la progression vers la construction des États nationaux, faisait correspondre la société politique avec ce même État, en Allemagne depuis Friedrich Christoph Dahlmann jusqu'à Heinrich von Treischke, mais aussi en France avec Jules Michelet ou Ernest Renan (Calvez, 2001; Petitier, 2009: 69-80). Le régime d'historicité qui en résultait s'adressait à un public européen et avait avant tout pour objet l'Europe. S'étant vu déniée toute co-temporalité en tant qu'actrice de l'histoire (Fabian, 2006), l'Afrique se retrouvait mise au ban des continents relégués, à l'exception de l'Égypte, pays dont l'écriture encore indéchiffrée fascinait les cénacles savants. Les raisons en étaient multiples et identifiées au plan anthropologique, puisque ses formes d'organisation et de société ne correspondaient en aucun cas à l'idée que les Européens s'en faisaient. Pour F.C. Dahlmann par exemple (Dahlmann, 1823), la société politique se confondait avec l'État, ce qui, eu égard aux connaissances liées à l'Afrique à l'époque, excluait une grande partie de l'ensemble du continent. En outre, l'Afrique n'était connue que de manière superficielle, François-Xavier Fauvelle ayant par exemple souligné dans son cours d'introduction sur l'histoire de l'Afrique au Collège de France la manière dont l'Afrique avait été approchée par les côtes, mais très peu de l'intérieur (Fauvelle, 2013: 11-27). Plus que la réalité, c'était l'idée que les Européens se faisaient de l'Afrique qui ne correspondait pas à la vocation téléologique qu'ils se faisaient de l'histoire comme discipline.

L'Europe et l'atavisme égyptien

Puisque l'Afrique n'avait pas d'histoire, la question de son anhistoricité et de ses origines devenait un enjeu majeur et se résumait à la question lancinante des origines, qui devenait presque consubstantielle de la possibilité d'écrire une histoire de l'Afrique. Le point de cristallisation de cette confrontation fut l'Égypte qui avait un statut particulier, géographiquement située sur le continent africain, mais dont les Européens s'étaient appropriés pendant le XIX^e siècle la culture et les trésors à partir de l'expédition d'Égypte de Napoléon Bonaparte, qui avait emmené avec lui 160 savants de toutes obédiences (Solé, 2006). Si la science européenne s'empara avec avidité du palimpseste de la civilisation égyptienne, les simples soldats de l'armée bonapartiste n'en avaient pas moins été fascinés par le site de Louxor, et après eux le public français. L'une des premières étapes de cette vogue pour l'égyptologie fut l'ouvrage monumental et exhaustif pour son époque, *La description de l'Égypte*, qui faisait la synthèse des monuments et vestiges de la vallée du Nil. Il comprenait dix volumes de textes et treize volumes de planches. Aucune civilisation n'avait bénéficié jusqu'alors d'une telle attention scientifique, même si l'Égypte avait fasciné beaucoup de voyageurs, comme Hérodote, Strabon ou Diodore de Sicile, qui en avaient relaté la richesse et les avancées, et que ses colonisateurs successifs qu'avaient été les Assyriens, les Perses et bien sûr les Romains lui avaient tous emprunté dans les périodes successives de son histoire. Il convient également de ne pas oublier les marchands français qui vivaient en Égypte, devenue province ottomane, à l'époque moderne sous la protection du consul après la signature des capitulations entre François I^{er} et Soliman le Magnifique et qui avaient contribué à la transmission de ses savoirs et de son supposé mystère.

L'exportation de la géopolitique européenne

Pourtant l'Égypte ne fut pas un objet d'intérêt pour ses propres habitants, mais bien plus un terrain de lutte et d'enjeu pour les deux grandes puissances européennes qu'étaient la France et l'Angleterre. Naturellement, l'expédition française n'avait pas laissé indifférents les Anglais, de sorte qu'ils avaient pris aux Français vaincus et coincés en Égypte après la défaite navale d'Aboukir les objets qu'ils avaient excavés, en particulier la pierre de Rosette. A partir de 1841, la dynastie des Pacha, d'origine albanaise et qui devint héréditaire, fut assez favorable à la France contre l'Angleterre qui avait permis à l'Égypte de recouvrer son indépendance (Fahmy, 1997). Les Khédives, qui régnaient à la fois sur cette dernière province et le Soudan, n'avaient que peu d'intérêt pour les vestiges des civilisations pharaoniques, comme le montre les velléités de Méhémet Ali Pacha d'utiliser les pierres des pyramides pour construire un barrage sur le Nil, ce dont Jean-François Mimaud (1774-1837), le consul de France en Égypte entre 1829 et 1836, le dissuada finalement. Les gouverneurs de l'Égypte considéraient avec un certain amusement contrit et détachement ironique les agissements des Européens pour découvrir, comprendre et conserver ces trésors, de sorte qu'ils accordèrent sans barguigner nombre de firmans, ces fameuses autorisations de fouilles. Le Khédivé ne revendiquait aucune part pour lui-même, sauf lorsqu'il s'agissait d'or et d'argent, de sorte qu'il fallût toute la force de persuasion d'Auguste Mariette, qui fonda les bases de ce qui allait devenir le musée national du Caire, pour que les trésors découverts restassent en Égypte. Le département des Antiquités Égyptiennes, créé en 1858 lorsque la dynastie des Pacha s'aperçut de la manne culturelle et financière que représentait l'Égypte antique, devint un bastion des archéologues français jusqu'en 1952.

Le moment français

Pendant plus de trente ans, entre le départ des savants français en 1801 et la création du département des Antiquités égyptiennes, les recherches et les découvertes furent anarchiques en fonction des lieux explorés et de l'accumulation progressive de connaissances, notamment dans le domaine de la culture matérielle (Ziegler, 1990). Le chaos engendra néanmoins des découvertes importantes, qui accrurent la familiarité du public européen avec l'Égypte et permirent la constitution de collections fabuleuses tant au Louvre qu'au British Museum.

La première phase de cet engouement pour l'orientalisme, pour reprendre le terme d'Edward Saïd (Saïd, 1980), fut scientifiquement et archéologiquement française: Frédéric Cailliaud (1787-1869) explora le Haut-Nil et découvrit les ruines de Méroé en Éthiopie en 1821 (Chauvet, 1992). En 1822, à partir de la pierre de Rosette découverte par les troupes françaises en expédition en Égypte en 1799, Jean-François Champollion (1790-1832) déchiffra les hiéroglyphes. Entre les années 1850 et 1870, François Auguste Ferdinand Mariette (1821-1881) fouilla Saqqarah, Memphis, Thèbes et la Nubie, collectant momies égyptiennes et objets divers de grande valeur, dont le Scribe accroupi, l'un des objets phares de la collection du Louvre (Le Tourneur D'Ison, 1999; Marshall, 2010). Gaston Maspero (1846-1916) découvrit en 1881 *Les Textes des Pyramides*, écrits religieux et rituels à Saqqarah et conduisit les travaux de désensablement du Sphinx à Gizeh en 1886. Sur la même lancée, Émile Amélinau (1850-1915) fouilla Abydos entre 1897 et 1898 et découvrit le tombeau d'Osiris.

L'apothéose britannique

Les Anglais, dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, ne devaient pas rester inertes et portèrent l'égyptologie à son acmé. Après la mainmise du Royaume-Uni sur l'Égypte en 1882, qui devint également un protectorat sur un certain nombre de chantiers, la période fut suivie d'une phase de fouilles intenses qui mis en relief les égyptologues britanniques. Dans la période allant de 1894 à 1911, William Petrie (1853-1942) mena les fouilles d'Amarna, la capitale d'Akhénaton, James Quibell (1867-1935), inspecteur pour le delta du Nil et la Moyenne Égypte, découvrit la palette de Narmer en 1894, Howard Carter (1874-1939) et Cecil Firth (1878-1931) effectuèrent des recherches à Saqqarah, Deir el-Bahari et à Louxor. Henri Édouard Naville (1844-1926), archéologue suisse formé par les Anglais, travailla sur le site de Wadi Tumilat en 1885-1886 et 1889 et Seton Lloyd (1902-1996) défricha nombre de terrains entre 1297 et 1937, notamment Tell Agrab, avant de partir en Irak. Les Allemands, dont la démarche égyptologique empruntait plus à la philologie qu'à l'archéologie à proprement parler, avaient découvert à Tell-Amarna la tête de Néfertiti en 1912 lors d'une mission conduite par Ludwig Borchardt (1863-1938), mais ils furent malgré leur importance relative en termes de résultats des acteurs tardifs dans le domaine. Car si la tête de Néfertiti suscita l'admiration d'un large public dès son exposition, le point d'orgue, qui fit entrer définitivement l'égyptologie dans le domaine du merveilleux, fut la découverte de la tombe de Thoutankhamon par H. Carter en 1922, qui fit basculer l'égyptologie du côté du sensationnel et de la fascination du grand public avec 22 000 visiteurs dès 1926.

Cependant, l'exploitation des richesses égyptiennes n'était déjà plus exclusivement européenne. En effet, sous le coup de l'essor du nationalisme arabe, Pierre Lacau (1873-1963), directeur général du service des Antiquités de l'Égypte, conçut une nouvelle législation stipulant que les trésors des tombes trouvées intactes, ce qui n'était pratiquement jamais arrivé eu égard aux pillages dont elles avaient été l'objet, étaient propriété de l'Égypte (Deleule, 2015). Lorsque les archéologues étrangers, et notamment les Anglo-saxons dont les fouilles étaient souvent financées par des associations philanthropiques ou des fondations, en prirent connaissance le 16 octobre 1922, il va sans dire que les protestations furent nombreuses dans un Orient remodelé par la Première Guerre mondiale, mais où la rivalité entre la France et l'Angleterre restait vive, même après les accords Sykes-Picot de 1916.

Il est à noter également que les années de l'entre-deux-guerres furent celles d'un intérêt croissant pour la question des origines de l'Humanité, qui joua un rôle déterminant, et pas simplement réducteur comme l'affirment d'aucuns, dans la constitution d'une histoire africaine. On peut évoquer à ce propos l'abbé Henri Breuil (1877-1961), qui explorait l'Éthiopie en 1933, l'ethnologue Leo Frobenius (1873-1938), qui constitua dans les années 1920 l'une des plus fabuleuses de reproductions de peintures rupestres du monde ou Louis Leakey (1903-1972), qui découvrit en 1943 le fossile du *Proconsul nyanzae*. Très vite, l'intérêt pour l'Égypte se confondit avec un intérêt plus large pour la question de l'Afrique comme berceau de l'Humanité.

La question des origines de l'Afrique

La culture matérielle devint le support d'investigations qui touchaient moins l'Afrique en tant que telle que les rapports de pouvoir entre les deux continents. Ces interrogations étaient utiles pour lever les doutes et les réticences sur la pertinence de la colonisation, qui ne suscitait pas une adhésion totale de la part de la population (Ageron, 1990: 31-73). De ce

fait, l'Europe restait bien au cœur de l'histoire à travers le questionnement sur les origines de l'Égypte. Ainsi dans son livre 2 de son *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Arthur de Gobineau (1816-1882) (Gobineau, 1853) se référait au vieux schéma des Chamites ou à d'autres peuples sémites qui s'étaient développés selon lui par métissage avec les Africains en Assyrie, Phénicie ou Égypte. Pour Georges Cuvier (1769-1832) (Cardot, 2009), l'Égypte appartenait, comme les pays du Maghreb d'ailleurs, à ce qu'il définissait comme l'Orient, carrefour de cultures et associée aux mondes phénicien et chaldéen (Pietsch, 2018) et aucune de ses chroniques, comme il le soulignait ne se rapportait à une histoire construite (Cuvier, 2018). Charles Gabriel Seligman (1873-1940) introduisit aussi la fameuse théorie des Hamites pour expliquer l'apport à l'Afrique des Européens (Seligman, 1935). Enfin, la théorie de Lucien Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive, dont il corrigea dans ses *Carnets* l'interprétation erronée qui en avait été faite, fut utilisée contre l'idée que les Africains eussent pu réaliser en Égypte de telles merveilles civilisationnelles. De la même manière, les peuples orientaux, qui étaient mystiques et non logiques, étaient exclus des fondateurs possibles d'une telle civilisation (Cohen, 1981: 297). Pour la plupart des zéloteurs du modèle européen de l'histoire africaine, il ne pouvait y avoir d'histoire sans logique, et notamment d'écriture de cette même histoire sans sources écrites étayées. A la manière dont le conçoit la science occidentale, la Raison était l'unique apanage de l'Occident et le seul moyen d'accès à l'histoire, comprenant à la fois l'idée d'un temps linéaire lié au progrès et celle d'un État construit selon le modèle européen, faisait fi de la réalité africaine (Fauvelle, 2013). Ce discours était néanmoins nécessaire pour justifier d'une certaine manière la mission civilisatrice de l'Occident (Coquery-Vidrovitch, 2020: 178-180), qui aurait été rendue obsolète par l'idée d'une civilisation égyptienne née d'un creuset différent de celui du modèle des nations européennes telles qu'elles avaient été conçues, dans une concurrence les unes par rapport aux autres, à partir du XIXe siècle (Thiesse, 1999).

La question de l'origine de la population fut âprement discutée par les égyptologues des XIXe et du début du XXe siècle, qui intervinrent avec les moyens scientifiques disponibles à l'époque pour déconstruire la thèse d'une Égypte de peuplement trouvant sa source en Europe (Boëtsch, 1993; 73-98). Giuseppe Sergi (1841-1936) (Sergi, 1897), William Matthiew Flinders Petrie (Flinders Petrie, 1892) ou Grafton Elliott Smith (1871-1937) (Smith, 1911) estimaient que la population primitive qui occupait la vallée du Nil était, de la période prédynastique (8000-3150 av. J.-C.) à la première dynastie (3150-2850 environ av. J.-C.), de «race brune», «hamite» ou «méditerranéenne» et était venue d'Asie, de Mésopotamie ou d'Élam. Pour expliquer la présence de personnes à peau noire dans l'iconographie, la plupart de ces auteurs stipulaient et présupposaient qu'il arrivait que la pigmentation de cette «race» soit «foncée, pouvant aller jusqu'au noir» à cause des conditions géographiques contraignantes. À la suite d'Hermann Junker (1877-1962), qui eut maille à partir avec l'égyptologie national-socialiste, estimant en 1921 que les «nègres vrais» ne seraient apparus dans la vallée du Nil qu'à partir de la XVIIIe dynastie (vers 1600 av. J.-C.), cette interprétation reçut largement l'approbation des égyptologues. Le mot égyptien *Nehesy* qu'ils traduisaient par «nègre» le fut désormais par «nubien» (Junker, 1921). À la fin des années 1940, bousculant la chronologie, Émile Massoulard situait le peuplement de l'Égypte à la période comprise entre le paléolithique et la fin de la période protodynastique (12000-3000 av. J.-C.) et l'estimait hétérogène: 30 % à 35 % de «négroïdes», 30 % de «méditerranéens» et le reste de cromagnoïdes et de métis. Suivant ce «dosage», la thèse d'une population de l'Égypte ancienne ayant majoritairement une pigmentation claire demeurait en vigueur (Massoulard, 1949).

Cette instrumentalisation pendant la première moitié du XXe siècle ne souffrit d'aucune contestation au sein de la communauté scientifique internationale jusque dans les années 1940, d'autant plus qu'il n'y avait pas de contradicteur africain des thèses ainsi perpétuées et défendues.

Écrire une histoire africaine de l'Afrique

Sans doute peut-on se rappeler d'une phrase issue d'un rapport sur les études historiques en France où l'auteur anonyme affirmait la chose suivante: *«L'histoire ne naît pour une époque que quand elle est morte tout entière. Le domaine de l'histoire, c'est donc le passé. Le présent revient à la politique, et l'avenir appartient à Dieu»* (Rapport sur les études historiques, 1868). La transition que constitue la Seconde Guerre mondiale, puis la phase de décolonisation furent nécessaires pour faire disparaître l'époque figée du face à face entre l'Europe et l'Afrique, où la première édictait les règles tandis que la seconde se contentait de les appliquer. Mais le retournement de situation qui permettait de concevoir une histoire alternative ne pouvait se faire que par une génération de chercheurs formés dans le cadre de pensée des universités occidentales. La biographie de Cheikh Anta Diop (1923-1986) s'inscrit naturellement dans l'espace de la colonisation et les inévitables retours entre les cultures, qui témoignent de l'étroite imbrication des parcours, entre velléité auctoriale et nécessité d'être adoubé par les autorités compétentes. Il produisit un discours original dans un espace dont les règles formelles étaient conçues ailleurs: *«Pour être possible, la parole doit d'abord être accordée et encadrée»* (Debaene, 2020; 161).

Cheikh Anta Diop, homme entre les cultures

Son ascendance n'était pas modeste. Né le 29 décembre 1923 à Thieytou dans le département de Bambey de la région de Diourbel au Sénégal, il grandit dans une famille wolof d'origine aristocratique rattachée à la confrérie des Mourides. Excellent élève, il suivit les traces d'illustres prédécesseurs comme Léopold Sédar Senghor qui dira avoir trouvé grâce à l'ethnologue Frobenius, dont il avait découvert les ouvrages à Paris, une confirmation de sa propre africanité (Sédar Senghor, 1979: 142-151). La génération d'avant l'indépendance est marquée par les schémas narratifs de l'épistémologie européenne, dans laquelle elle doit insérer ses propres connaissances tout en les adaptant au cadre exigé, mais puise aussi dans cette usine à idées qu'est la pensée européenne pour s'en inspirer, l'assimiler, s'en distancier ou même la rejeter partiellement.

À l'âge de vingt-trois ans, Cheikh Anta Diop partit étudier à Paris. Il fit partie des élèves distingués par l'école coloniale, bien qu'il n'eût pas passé son baccalauréat, puisque le premier lycée de Dakar ne fut créé qu'en 1940. Né Lébou et n'habitant pas l'une des Quatre communes fondatrices de la capitale de l'Afrique Occidentale française, il était indigène et fréquenta comme beaucoup d'élèves l'école coranique, puis l'école française, avant d'être envoyé poursuivre son parcours à Dakar et à Saint-Louis, pour obtenir le brevet de capacité colonial, équivalent du baccalauréat. Il obtint une bourse pour entrer en classe préparatoire de mathématiques supérieures eu égard à ses capacités avérées dans les matières scientifiques, mais finit par s'inscrire en philosophie à la Sorbonne, ayant passé ses premières années à militer et à créer l'Association des étudiants africains de Paris. En 1948, il publia son premier article sur la langue et le peuple wolof dans la revue *Présence africaine*, qui venait de voir le jour sur l'initiative d'Alioune Diop à Paris. Il faut se rappeler, contrairement à une version trop monolithique de l'histoire, que la France constituait aussi un espace de liberté pour les jeunes intellectuels africains, quelles que soient par ailleurs

les difficultés personnelles qu'ils eussent pu rencontrer lors de leur accueil en métropole. Il fit d'ailleurs le lien entre le Sénégal et la métropole en délivrant en 1950 dans l'inter-semestre des conférences à Saint-Louis et Dakar. Sa biographie officielle signale qu'il s'était formé en histoire, égyptologie, physique, linguistique, anthropologie, économie et sociologie, à la manière dont on le pratiquait à l'époque, mais sans plus de précision sur les diplômes obtenus dans les différents cursus. Il obtient sa licence de philosophie en 1948, puis continua en 1950 en réussissant deux certificats de sciences en chimie générale et chimie appliquée. Dès 1949, il déposa, auprès du philosophe Gaston Bachelard (1884-1962), tel que cela se faisait alors, un sujet de thèse d'État sur «le futur culturel de la pensée africaine» et, en 1951, celui de sa thèse complémentaire sur les «Égyptiens prédynastiques» auprès de Marcel Griaule (1898-1956), qui avait l'aura conférée par la mission Dakar-Djibouti (Coquery-Vidrovitch, 2020: 178).

La thèse de l'Égypte africaine et les balbutiements européens d'une histoire de l'Afrique

M. Griaule joua un rôle essentiel dans la carrière de Cheikh Anta Diop puisqu'il accepta que ce dernier défendît sa thèse dès 1954, mais sans trouver de jury. De ce fait, Cheikh Anta Diop publia l'essentiel de sa thèse dans un ouvrage qui fit date: *Nations nègres et culture*. Dans son introduction, il rédigea un plaidoyer contre la domination de la pensée coloniale, mais aussi contre ses compatriotes, puisqu'il les classa en différentes catégories, qui allaient des «cosmopolites-scientistes-modernisants», présentistes et incapables de fouiller le passé africain selon des méthodes archéologiques appropriées, jusqu'aux «anti-nationalistes formalistes», dont l'état d'esprit s'assimilait à une forme de résignation par rapport à tout ce qui aurait pu constituer une véritable indépendance de l'Afrique, y compris au plan économique. Il soutenait dans ce livre, s'intéressant aux deux pays qu'étaient le Sénégal et l'Égypte, que cette dernière était «négroïde» après avoir balayé dans un panorama rhétorique toutes les options qui s'offrait à lui: «Ce qu'il faut retenir de toutes ces conclusions, c'est que leur convergence prouve, malgré tout, que le fond de la population égyptienne était nègre à l'époque prédynastique» (Diop, 1954: 200).

Cheikh Anta Diop n'imposa pas seulement une thèse nouvelle qui allait faire date dans l'histoire des relations entre les deux continents, mais inscrivit également un discours historique africain écrit et pensé par des Africains dans une forme de narration européenne. Qu'on se souvienne : à l'époque où furent formulées ces thèses, le discours sur l'Afrique était encore largement aux mains des anthropologues. Les historiens anglais avaient timidement entrouvert le domaine, avec John Fage (1921-2002), dont la *Short history of Africa* fit date après des recherches au Ghana, et Roland Oliver (1923-2014), éditeur avec le premier de la *Cambridge History of Africa*. En France, la première esquisse d'une histoire africaine fut le fait d'Henri Brunschvicg (1904-1989) à l'École nationale de la France d'outre-Mer, puis à l'École nationale des Hautes Études en Sciences Sociales, c'est-à-dire dans des établissements en marge de l'université officielle. En 1962, Raimond Mauny (1912-1994) inaugura en 1962 des cours à la Sorbonne sur l'histoire de l'Afrique subsaharienne. Jean Suret-Canale (1921-2007), géographe et membre du parti communiste, rédigea quant à lui la première géographie de l'Afrique en 1958 intitulée *Afrique noire occidentale et centrale*, qui connut 125 rééditions en 5 langues entre 1958 et 2013. Son travail s'inscrivait dans une veine communiste, puisque nombre de ses ouvrages ont porté sur le colonialisme français. Enfin le premier agrégé d'histoire burkinabé Joseph Ki-Zerbo (1922-2006) publia son *l'Histoire de l'Afrique* en 1972, soutenant à l'instar de Cheikh Anta Diop que l'Égypte antique est noire.

Le débat virulent

Le débat que suscita la thèse de Cheikh Anta Diop dans les cercles d'égyptologues fut très virulent, d'aucuns l'accusant même à l'époque, comme Jean Yoyotte (1927-2009), futur titulaire de la chaire d'égyptologie du Collège de France, de ne pas savoir déchiffrer les hiéroglyphes. D'autres tenants de la thèse d'une population leucoderme revinrent à la charge et Jacques Vandier (1904-1973), conservateur des collections égyptiennes du musée du Louvre, ou Robert Cornevin (1919-1988), administrateur colonial et historien de l'Afrique dont la thèse Histoire des peuples d'Afrique avait été dirigée par André Leroi-Gourhan, s'illustrèrent dans ce sens. Ce dernier maintenait que la population de l'Égypte ancienne était blanche et était venue du Caucase (origine «caucasioïde»). Sans doute cette question des origines ne constitua qu'une part infime de l'ensemble des questions qui devaient agiter les années qui suivirent la décolonisation.

Cheikh Anta Diop avait des arguments scientifiques à avancer pour répondre aux doutes qui étaient instillés. D'abord il avait soutenu sa thèse en 1960, dont il avait modifié le sujet pour comparer les systèmes politiques en Europe et en Afrique depuis l'Antiquité jusqu'à l'établissement de l'État moderne, certes dans des conditions difficiles puisqu'il avait au terme d'une soutenance quelque peu houleuse obtenu la mention honorable, continuant à affirmer la prééminence d'une présence africaine en Égypte. Mais entre-temps, il avait également enseigné la physique et la chimie avant de travailler à partir de 1957 dans le laboratoire de Frédéric Joliot Curie qui l'avait pris en amitié. Il y apprit notamment la datation au carbone 14, qui devait se révéler décisive à un moment où l'archéologie faisait des pas de géant. Il avait des arguments à faire valoir puisque peu de ses confrères pouvaient exploiter à la manière dont il le faisait les sources archéologiques, ayant à sa disposition le laboratoire de l'Institut fondamental d'Afrique noire (IFAN) où il pouvait analyser des prélèvements sur les momies qui s'y trouvaient, notamment celles découvertes par Auguste Mariette (1821-1881).

Il fut rejoint dans sa quête par Théophile Obenga (1936-), originaire du Congo Brazzaville, qui avait fait des études supérieures en France, à Genève et à Pittsburgh (Obenga, 1970: 3-28). Parlant de l'œuvre de Cheikh Anta Diop, il la signale comme une descente aux Origines:

Je n'ai aucun privilège pour le faire, sinon la poursuite inachevée d'une antique réflexion, cette fois-ci à travers ceux qui ont regardé et interpellé le savant sénégalais dans sa descente vertigineuse, solitaire, posée dans les 1948 comme secours ultime à un peuple nié : sa descente aux Origines, et la vérité disons-nous, s'exerce, comme en son véritable lieu... la vérité n'a pas d'autre condition pour être, dans un domaine aussi délicat et essentiel que l'histoire des hommes (Obenga, 1978: 29).

La coopération entre Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga furent décisives pour la réinterprétation de l'histoire de l'Afrique, et ce d'autant plus que le début des années 1970 fut riche en matière de découvertes archéologiques, notamment sur le rôle des villes dans le tissu de l'Empire égyptien (Carrez-Maratray, 2010: 161-180). Ces mêmes villes, longtemps ignorées, avaient été le soubassement des liens commerciaux et interétatiques de l'Afrique sub-saharienne, comme le montre aujourd'hui les recherches sur Kumbi Saleh, «ensemble éclaté de «quartiers» ou de «villages» aux fonctions distinctes (Fauvelle, 2013: 91).

Le congrès du Caire

Pour essayer de mettre un peu d'ordre dans la querelle entre africanistes et historiens africains fut organisé par l'UNESCO le colloque du Caire en 1974. Il s'agit pour ainsi dire d'un tournant essentiel dans la question de l'origine de la culture égyptienne et du peuplement de l'Égypte antique. Le cénacle de chercheurs ne se limitait pas aux seuls Européens et Africains puisque prirent part à ce congrès également des représentants de l'Amérique. Si la plupart des occidentaux suivaient le schème d'une population qui avait été d'origine indo-européenne pour peupler l'Afrique, le colloque fut l'occasion de réfuter les thèses les plus en vue et donner une tribune à Cheikh Anta Diop et Théophile Obenga. Ils démontrèrent donc à l'appui de Leakey que l'humanité avait vu le jour en Afrique et que c'est à partir d'elle que l'Humanité était partie vers d'autres continents. Ils réfutaient ainsi la thèse selon laquelle l'Afrique était sans histoire, du moins à la manière dont l'expliquaient certains Européens qui avaient rêvé d'une sorte d'histoire naturaliste des peuples sans écriture et qui avaient fait de la temporalité non linéaire du progrès un critère de rétrogradation de l'Afrique (Fabian, 2006).

Mais ce qui donnait précisément une grande force à l'argumentation des deux chercheurs sénégalais et congolais était le retournement des méthodes scientifiques utilisées par les Européens contre leurs propres thèses. L'archéologie joua dans ces circonstances un rôle central et notamment le lien avec la préhistoire grâce au proconsul africanus de Leakey de 18 millions d'années. Cela permettait de dépasser l'idée que le continent aurait reçu sa première vague de migrations vers 12000 ans, qui plus est venant du nord en passant par le Delta. Était sous-entendue l'idée que le Delta était longtemps resté une région hostile jusqu'à l'époque de la réunification des Haute- et Basse-Égypte. Le peuplement semblait s'être fait dans le sens allant du sud vers le nord, partant de la région des Grands Lacs pour s'étendre ensuite vers le Nil, l'isthme de Suez, puis le Moyen-Orient, et enfin l'Asie et l'Océanie. Pour venir en Europe, les êtres humains seraient passés par le cap de Gibraltar, l'Espagne, pour partir vers la France et l'Asie par le Cap Bon, l'Italie puis l'Europe.

L'autre acquis était que les hommes ayant habité la vallée du Nil avaient vécu sous un climat tropical, qui avait naturellement généré une pigmentation de la peau du fait des radiations ultraviolettes, allant même jusqu'à affirmer qu'il y avait eu une homogénéité en matière de peuplement, le paléolithique provoquant selon eux l'étiologie de cette première unité de l'humanité. Pour eux, la population égyptienne de l'époque protodynastique et prédynastique aurait eu une pigmentation de peau noire, notamment à partir de la représentation des rois et de tests de mélanine effectués sur les échantillons biopsiques des momies de l'IFAN, soumis aux participants du colloque.

Le troisième élément était linguistique, les deux chercheurs africains faisant référence aux penseurs grecs, dont certains, initiés par ceux qui s'auto-appelaient les «kem», c'est-à-dire des personnes de couleur noire, à la dialectique, avaient repris des éléments scientifiques connus des Égyptiens comme la philosophie et les sciences mathématiques, la physique, la géométrie, la médecine ou l'astronomie.

Le dernier point, et non le moindre, était le postulat de l'unité culturelle de l'Afrique. Ils avaient comparé les hiéroglyphes, le copte et les langues d'Afrique de l'Afrique de l'Ouest, en soulignant le caractère similaire au plan linguistique. Mais ils allaient également plus loin, étudiant les bas-reliefs et y repérant les analogies anthropologiques avec les sociétés africaines comme le totémisme, l'organisation socio-politique hiérarchique, la cosmogonie ou le matriarcat.

Il est évident que les réactions européennes furent vives, notamment autour de la question du terme «noir», jugé relatif. Malgré des objections nombreuses, il n'en demeura

pas moins que l'idée que les premiers peuples de l'Égypte étaient originaires d'Afrique subsista. D'autre part, le polycentrisme de l'origine de l'humanité était aussi pour un temps battu en brèche. C.A. Diop et Th. Obenga avaient récusé l'ahistoricité de l'Afrique et des Noirs et rendu caduc le corpus des africanistes colonialistes. Sans entrer dans les détails, c'est en réfutant par les arguments méthodologiques de l'histoire européenne ces thèses longtemps soutenues que l'Afrique entra dans le creuset de l'histoire universelle. La conséquence en fut la concrétisation du projet, commencé en 1964, d'une histoire africaine de l'Afrique tenant compte des sources et des structures propres à l'Afrique. Les 8 volumes d'*Histoire générale de l'Afrique* qui parurent à partir de 1980 en furent la matérialisation (J. Ki-Zerbo *et al.*, 1980-1998).

Aujourd'hui, le débat ne concerne plus le monde scientifique, la question ayant été avant tout politique. Les égyptologues se sont détournés du sujet tandis que les spécialistes de l'Afrique l'évoquent encore dans des cercles restreints. Le déclencheur des nouvelles interrogations a été les questionnements des deux chercheurs africains sur l'origine des langues, dont on s'est aperçu qu'ils avaient conduit à des inexactitudes. L'archéologie est aujourd'hui la principale discipline pour la continuation de la recherche et il s'est avéré qu'il n'y avait que peu de similitudes entre l'Égypte ancienne et l'Afrique occidentale à partir des éléments de culture matérielle dont on dispose comme la céramique ou les poteries. Si les «évidences» du congrès du Caire n'ont pas été avérées, il n'en demeure pas moins que contrairement à ce qu'avaient affirmé pendant des décennies les égyptologues européens, qui avaient du mal à le concevoir pour des raisons culturelles propres, l'Égypte ancienne avait bien été une civilisation africaine (Agut et Moreno-Garcia, 2016). L'Égypte entretenait bien des relations avec le Soudan et Le Levant et de manière plus sporadique avec d'autres régions de l'Afrique. Ce que C. A. Diop et Th. Obenga mirent également au jour, ce sont les moyens disproportionnés au moyen desquels les Européens avaient étudié l'Égypte, également pour des raisons de géopolitique interne comme il a été montré plus haut, au détriment du Soudan et de la Lybie jusqu'en 2011, mieux étudiés aujourd'hui et où le climat sahélien a permis une bonne conservation des restes organiques. Cela a permis de dédramatiser le cas égyptien et de diversifier les archéologies africaines, comme la recherche actuelle le montre. La question de l'Égypte fut aussi celle du réveil de la pluralité des pensées dans un cadre qui avait été forgé pour en faciliter une interprétation univoque.

Références bibliographiques

- Ageron, Charles-Robert (1990), «Les colonies devant l'opinion publique française (1919-1939)», *Outre-Mers*, Revue d'Histoire, p. 286.
- Agut, Damien et Moreno-Garcia, Juan Carlos (2016), *L'Égypte des pharaons - de Narmer, 3150 av. J.-C. à Dioclétien, 284 ap. J.-C.*, Paris: Belin.
- Ba Konaré, Adame *et al.* (2008-2009), *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, Paris: La Découverte/Poche.
- Bequemont, Daniel (1992), *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris: Éditions Kimé.
- Boëtsch, Gilles (2016), «Noirs ou blancs: une histoire de l'anthropologie biologique de l'Égypte», *Égypte/Monde arabe*. [En ligne]. [Consulté 23.mai.2021]. Disponible sur: <http://journals.openedition.org/ema/643>.
- (1993), «Égypte noire et Berbérie blanche: l'impossible rencontre de la biologie et de la culture», *Cahiers d'Études africaines* n.° 129 (numéro spécial «Mesurer la différence: l'anthropologie physique»).
- Calvez, Jean-Yves (2001), *Politique et histoire en Allemagne au XIXe siècle*, Paris: PUF.

- Cardot, Claude (2009), *Georges Cuvier, la révélation des mondes perdus*, Besançon: édition Sekoya.
- Carrez-Maratray, Jean-Yves (2010/3), «De l'archéologie à l'histoire sociale. Recherches récentes sur les villes de la chôra égyptienne (Basse époque pharaonique – période gréco-romaine)», *Histoire urbaine*, 3 (n.º 29), pp. 161-180.
- Chauvet, Michel Frédéric Cailliaud (1992), *Les Aventures d'un naturaliste en Égypte et au Soudan: 1815-1822*, Édition L'Albaron: Thonon-les-Bains.
- Cohen, William B. (1981), *Français et Africains. Les Noirs dans le regard des Blancs, 1530-1880* (trad. C. Gamier), Gallimard: Paris.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine (2020), «Cheikh Anta Diop et l'histoire africaine», *Le Débat*, vol. 208, n.º 1, pp. 118-133.
- Cuvier, Georges (2018), *Histoire des sciences naturelles. Vingt-quatre leçons de l'antiquité à la Renaissance*, Theodore Wells Pietsch (éd.), Paris: Publications scientifiques du Muséum.
- Dahlmann, Friedrich Christoph (1823), *Forschungen aus dem Gebiet der Geschichte*, Band 1, Alton : Johann Wolfgang Hammerich.
- Debaene, Vincent (2020), «La source et le signe» in Jean-Louis Georget/ Hélène Ivanoff/ Richard Kuba (éds.), In: Georget, Jean-Louis et al., *Construire l'ethnologie en Afrique coloniale, Politiques, collections et médiations africaines*, Paris: Presses universitaires de La Sorbonne Nouvelle.
- Deleule, Sylvie (2015), *Howard Carter – Pierre Lacau, l'affaire Toutankhamon*, Bo Travail!, avec la participation de France Télévisions et de la RTBF, diffusé le 3 mars sur France 5.
- Diop, Cheikh Anta (1954), *Nations nègres et culture*, Présence africaine.
- Fabian, Johannes (2006), *Le temps et les autres. Comment l'anthropologie construit son objet*, Traduction française par Estelle Henry-Bossoney et Bernard Müller, Toulouse: Anacharsis.
- Fahmy, Khaled (1997), *All The Pasha's Men: Mehmed Ali, his army and the making of modern Egypt*, New York: American University in Cairo Press.
- Fauvelle, François-Xavier (2013), *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Histoire Folio, Paris: Gallimard.
- Fischer-Kattner, Anke (2020), «Les voyages d'Heinrich Barth et des frères d'Abadie au cours du tournant colonial», In: Georget et al., *Construire l'ethnologie en Afrique coloniale, Politiques, collections et médiations africaines*, Presses universitaires de La Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Flinders Petrie, William Matthew (1892), *Ten years' digging in Egypt, 1881-1891*, Second Edition, Édimbourg/Londres: The Religious Tract Society.
- Georget, Jean-Louis et Kuba, Richard (2019), «La question de la temporalité dans l'ethnologie allemande au tournant du XXe siècle: la voie singulière du diffusionnisme», In: *Les usages de la temporalité dans les sciences sociales/Vom Umgang mit Temporalität in den Geistes- und Sozialwissenschaften*, Monnet, Pierre et al. (éds.), Bochum: Winkler, pp. 281-297.
- Gobineau, Arthur de (1853), *Essai sur l'inégalité des Races humaines*, Tomes I et II, livres 1 à 4, dédicace à Georges V, roi de Hanovre, Paris: Didot.
- Hartog, François (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris: Le Seuil.
- Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1979), *La raison dans l'Histoire*, Paris: édition 10/18.
- Junker, Hermann (1921), *Der nubische Ursprung der sogenannten Tell el-Jahudiye-Vasen*, Note: Akademie der Wissenschaften in Wien. Phil.-hist. Klasse, Sitzungsberichte, 198, III, Vienne, Alfred von Hölder.
- Ki-Zerbo, J. et al. (1980-1998), AA.VV. *Histoire générale de l'Afrique (UNESCO): Histoire générale de l'Afrique: Méthodologie et préhistoire africaine*, vol. 1, 1980; *Afrique ancienne*, vol. 2, 1980; *L'Afrique du VIIe au XIe siècle*, vol. 3, 1990; *L'Afrique du XIIe au XVIe siècle*, vol. 4, 1985; *L'Afrique du XVIIe au XVIIIe siècle*, vol. 5, 1999; *L'Afrique au XIXe siècle jusque vers les années 1880*, vol. 6, 1993; *L'Afrique sous domination coloniale 1880-1935*, vol. 7, 1987; *L'Afrique depuis 1935*, vol. 8, 1998.
- Le Tourneur D'Ison, Claudine (1999), *Mariette Pacha ou le rêve égyptien*, Paris: Plon.

- Marshall, Amandine (2010), *Auguste Mariette*, Paris: Bibliothèque des introuvables.
- Massoulard, Émile (1949), *Préhistoire et protohistoire d'Égypte*, Paris: Institut d'ethnologie.
- Obenga, Théophile (1978), «Cheikh Anta Diop et les autres», *Présence Africaine*, 1978/1, N.º 105-106.
- (1970), «Méthode et Conception historiques de Cheikh Anta Diop», *Présence africaine*, 1970/2, N.º 74.
- Petitier, Paule (2009), «Entre concept et hypotypose: l'histoire au XIXe siècle, Armand Colin, *Romantisme*, 2009/2, n.º 144.
- Pietsch, Theodore W. (2018), *L'histoire des sciences naturelles de Cuvier: vingt leçons sur la première moitié du dix-huitième siècle*, Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (Archives; 26). [En ligne]. [Consulté 21.mai.2021]. Disponible sur: <https://books.openedition.org/mnhn/3703?lang=fr>.
- Rapport sur les études historiques* (1868), Imprimerie impériale.
- Saïd, Edward (1980), *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, [Orientalism, 1978], traduction de Catherine Malamoud, préface de Tzvetan Todorov, Paris: Le Seuil.
- Sédar Senghor, Léopold (1979), *Présence africaine*, nouvelle série, n.º III.
- Seligman, Charles Gabriel (1935), *Les Races de l'Afrique*, Paris: Payot.
- Sergi, Giuseppe (1897), *Africa (Antropologia della stirpe camitica)*, Turin: Bocca.
- Smith, Grafton Elliott (1911), *The Ancient Egyptians and the origin of Civilization*, Londres/New York: Harper & Brother.
- Solé, Robert (2006), *Bonaparte à la conquête de l'Égypte*, Paris: Le Seuil.
- Thiesse, Anne-Marie (1999), *La création des identités nationales. Europe, 18°-20° siècle*, Collection «L'Univers Historique», Le Seuil, Paris.
- Ziegler, Christiane (1990), *Le Louvre, les antiquités égyptiennes*, Paris: Scala.